

Vu de Pro-Fil



N°5

Dossier : La folie

La lettre de Pro-Fil N° 60 - Automne 2010

Vu de Pro-Fil

Siège social :

Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

Secrétariat national :

390 rue de Fontcouverte - Bât. 1
34070 Montpellier

Tél./Fax : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr
www.pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Alain Le Goanvic

Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

Réalisation : crea.lia@orange.fr

Comité de rédaction :

Jacques Agulhon
Maguy Chailley
Arielle Domon
Jean Domon
Alain Le Goanvic
Martine Roux-Levain
Jean Lods
Jacques Vercueil
Nicole Vercueil
Waltraud Verlaguet
Arlette Welty Domon

Ont aussi participé à ce numéro :

Christine Champeaux
Jacques Champeaux
Sanne Grunnet
Françoise Lods
Hervé Malfuson
Jacques Peter
Paulette Queyroy

Prix au numéro : 3 €

Abonnement 4 numéros : 13 €

Impression SunGrafik
RD 562 - Plan Oriental
83440 Montauroux
N° SIREN : 513 293 340

ISSN : 2104-5798

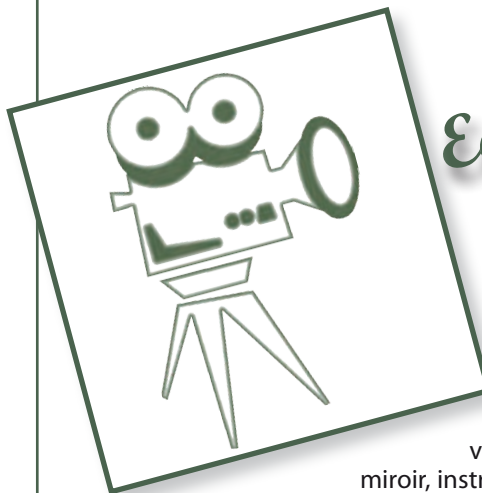
Date d'impression : 8 Septembre 2010

Photos ci-contre :

Festival de Locarno projection publique sur la piazza
grande © W.Verlaguet

A gauche : Le public (environ 8 000 personnes)

A droite : Alain Tanner reçoit le Léopard d'honneur



Edito

Cinéma et condition humaine

Le cinéma est le reflet de notre condition humaine. Il transcende les époques, les lieux, les vicissitudes sociales et historiques. Il est miroir, instrument d'analyse, véhicule d'idées. Les films des grands auteurs (Renoir, Hitchcock, Kurosawa, Bergman, Godard, Ford, Tarkovsky, Bunuel...) expriment une vision du monde, ils forment matière à réflexion. Le cinéma sollicite nos émotions et notre mémoire, il est un perpétuel appel à notre sens de la tolérance ! Les pro-filiens le savent bien, car chaque mois ils s'expriment sur les films actuels, souvent réalisés par des cinéastes nouveaux et dont c'est la première œuvre. Ne bénéficiant pas du recul lié à des films plus anciens, ils nous demandent du discernement dans nos avis et nos opinions.

Les analyses figurant sous la rubrique *Planète Cinéma* me semblent animées par ce désir de comprendre l'intention des cinéastes, leur approche de la condition humaine. Que ce soit l'admirable *Des hommes et des dieux* de Xavier Beauvois (Prix du jury Œcuménique, mais aussi Grand Prix du Jury à Cannes), les deux documentaires sur l'Algérie, sortis ce printemps exprimant une courageuse interrogation sur l'histoire tragique de ce pays, *Histoires à ne pas dire* et *La Chine est encore loin* ; enfin, le beau et nostalgique *Baaria* de G. Tornatore qui évoque l'histoire glorieuse du cinéma italien. Les opinions peuvent diverger (voir la rubrique *Champ-Contrechamp*), mais chaque œuvre mérite le respect vis-à-vis du cinéaste.

L'interrogation sur la « folie » au cinéma constitue l'ossature du *Dossier* du présent numéro. L'approche est à la fois chronologique : de *Caligari* à *Shining* et *Spider* ; et thématique : le savant fou de la première époque du cinéma ; l'individu fragile voire manipulé, en « thérapie » devant la caméra ; l'hôpital psychiatrique, lieu de « l'ordre social » et sa violente mise en question. C'est un panorama passionnant des représentations de l'aliénation mentale, souvent résultat de manipulations conscientes ou inconscientes de l'environnement du « malade ».

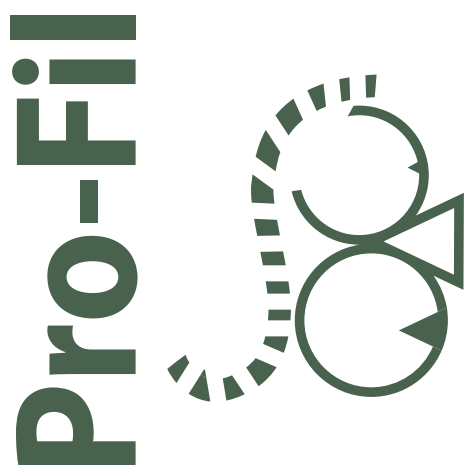
Je rappelle que notre site Internet permet de lire les textes complets de certains articles ! Enfin, sous la rubrique *Découvrir*, un épisode de l'Histoire du Cinéma : l'arrivée du cinéma japonais en Occident au début des années 50.

Alain Le Goanvic



Sommaire

N°5 - Automne 2010



Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction

Couverture : Isild Le Besco et Nahuel Perez Biscayart, extrait d'une photo du film *Au fond des Bois* de Benoît Jacquot, sélection officielle du festival de Locarno 2010, selon un fait divers du XIXe siècle, où un jeune homme - est-il fou ? est-il possédé ? fait-il semblant ? - entraîne une jeune fille bourgeoise dans les bois. ©Jowan Le Besco, Les Films du Losange

- 2 Edito
- 3 Du Nord au Sud
- Planète cinéma**
- 4 Quand la vérité enfouie remonte à la surface
- 5 Nous l'avons tant aimé
- 6 Des hommes et des dieux (champ)
- 6 Icônes vs idole, remake (contre-champ)
- 7 Poetry
- 8 Les prix des différents jurys oecuméniques
- 8 Petit parcours documentaire

Dossier : La folie

- 9 La folie au cinéma
- 10 Les (savants) fous des débuts du cinéma
- 11 Un anti-regard sur la folie
- 12 Un immeuble maudit ?
- 13 L'hôpital psychiatrique au cinéma
- 14 A l'intérieur d'un schizophrène
- 15 **Le coin théo :**
Il faut être fou pour croire en l'amour de Dieu



Découvrir

- 16 1951 : l'année de *Rashomon*
- Pro-fil Infos**
- 17 Le rire
- 18 Le cinéma aux couleurs de la musique baroque
- 19 Informations diverses
- A la fiche**
- 20 *Shutter Island*

Du Nord au Sud...

Bouches du Rhône / Marseille

PauletteQueyroy
Tél : 04 91 47 52 02
profilmarseille@yahoo.fr

Ile de France / Paris

Jean Lods
Tél : 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Drôme / Dieulefit

Daniel Saltet
saltet.daniel@wanadoo.fr

Gard / Nîmes

Christian Gidde
Tél : 04 66 71 12 25
cgidde@wanadoo.fr

Ile de France / Issy-les Moulineaux

Christine Champeaux
Tél : 01 46 45 04 27
Christine.champeaux@orange.fr

Loire Atlantique / Nantes

Philippe et Sophie Arnéra
Tél : 08 73 68 43 93
lezarnera@nantes.fr

Hérault / Montpellier

Etienne Chapal
Tél : 04 67 75 74 86
Jacques Agulhon
Tél : 04 67 42 56 04

Var / Fayence

Waltraud Verlaguet
Tél : 04 94 68 49 35
waltraud.verlaguet@gmail.com

Alsace / Strasbourg

Patricia Rhoner-Hege
Jdphege@aol.com

Quand la vérité enfouie remonte à la surface

Le point de vue de deux cinéastes algériens

Entre l'Algérie et notre pays peut-on aujourd'hui espérer un dialogue raisonnable et sincère qui puisse éviter aussi bien la condamnation radicale des 130 années de colonisation française que la glorification nostalgique de sa mission civilisatrice ? Gouvernements et politiciens des deux rives ne nous aident pas beaucoup à avancer, avec leurs lois mémorielles et leurs discours, sinon dans le sens d'une réconciliation, du moins d'un désir de s'écouter.

On peut craindre, par exemple, que la sortie dans nos salles de cinéma cet automne du film de Rachid Bouchareb *Hors La Loi*, ne donne l'occasion, à ceux qui critiqueront ce document courageux sans l'avoir vu, de s'affronter depuis leurs positions extrêmes. Voilà pourquoi je regrette que n'aient pas été plus diffusés et commentés en France deux films-documentaires dont la vertu principale est d'avoir cherché à jeter un regard honnête et lucide conjointement sur les deux versants de notre Histoire franco-algérienne : Colonisation et Indépendance.

Il s'agit d'un choix courageux de la part de ces deux cinéastes, tous deux de nationalité algérienne, car s'ils ont eu la liberté de tourner entièrement dans leur pays, ils se sont heurtés à une autorité d'Etat qui, pour le moment, les a privés d'une diffusion sur les écrans.

Jean-Pierre Lledo avec *Histoires à ne pas dire* et Malek Ben Smaïl avec *La*

Chine est encore loin représentent en effet cette nouvelle génération d'artistes qui n'a pas peur de prendre ses distances par rapport à la célébration aveugle des bienfaits de la Libération sans pour autant réduire l'importance historique de ces huit années de luttes armées.

Dans les deux cas, les combattants de la Libération sont honorés pour leur courage et leur dé-

termination.

Dans la petite école de Ghas-sira, le maître demande aux enfants que soit rappelé le souvenir de cette guerre par le dessin et la parole. Et l'on rencontre

dans l'autre film des vétérans qui disent leur fierté d'avoir combattu et même tué des Français sans état d'âme ! Mais l'on entend aussi chez JPL ce paysan qui chante les louanges du colon qui les a protégés d'une tuerie aveugle alors que les fellaghas assassinaient un de ses parents soupçonné d'avoir trahi la cause. Plus émouvant encore, chez MBS, cette confession du vieil homme qui devant la caméra dit que le meurtre de l'instituteur n'aurait pas du avoir lieu. Alors qu'au même moment les autorités officielles présentent cet acte « héroïque » comme déclencheur de la Révolution ! Et ce sont les gens de ce village qui célèbrent encore aujourd'hui les qualités humaines de ce Français venu de la Métropole enseigner aux enfants cette « langue de l'ennemi » que son actuel successeur continue à transmettre avec délectation. On sent très fort à travers ce portrait de l'enseignant, dans le regard critique que MBS porte sur son pays, son désir que soit offert, et au besoin imposé, aux enfants l'envie d'apprendre et d'arracher l'Algérie à sa léthargie et à ses misères. Avec, en saisissant contraste, cette leçon du Coran où l'autre instituteur fait rabâcher des sourates à répétition.

Ce documentaire d'excellente qualité cinématographique, et sans doute plus « fictionnalisé » que le premier, s'attarde également sur deux personnages marginaux : la femme, la seule à peine visible, préposée au balayage des classes et qui dit longuement à la fin son histoire d'humiliation, et l'« émigré » qui dit, du dehors, sa colère devant l'état des lieux.

C'est une autre colère qui éclate chez JPL lorsqu'il nous conduit à Constantine, devant un mur où à coté des portraits des plus grands musiciens « oudistes » de la ville, s'affiche insolemment un vide : le visage de Raymond Leyris (beau-père d'Enrico Macias) interdit de mémoire parce qu'il était de confession juive. Alors que tous les cercles andalous continuent à le vénérer. Et c'est cette même

Histoires à ne pas dire de Jean-Pierre Lledo (JPL) interroge, en divers lieux du territoire algérien, 4 personnages d'origine musulmane en quête de vérité sur leur propre vie qui reviennent sur une histoire cachée des sept années de la Guerre d'Indépendance, celle des rapports avec leurs voisins juifs et chrétiens. (Diff. DVD video)



Film Algérie, histoires à ne pas dire © Colifilms

colère qui sourde à travers les témoignages de ces petites gens d'Oran qui se souviennent de leurs voisins espagnols dont ils continuent à chanter la langue et dont ils évoquent douloureusement la fuite éperdue après les massacres de 1962. On ressent en effet, de la part de ces deux questionneurs du peuple algérien, la perception d'un re-

gret d'avoir été privé brutalement d'une partie de ce qui faisait sa diversité ethnique et religieuse. Ce que ne cesse du reste de confirmer l'hospitalité princière avec laquelle il reçoit ceux qui osent aujourd'hui lui « rendre » visite.

Jean Domon

La Chine est encore loin de Malek Ben Smail (MBS) a planté sa caméra au fil des saisons dans le petit village de Ghassira (Aurès) célébré comme le lieu d'origine des sept années de Guerre d'Indépendance : le meurtre de l'instituteur Guy Monnerot. Cinquante ans après, il filme ses habitants entre présent et mémoire, les vieux et surtout les enfants de l'école primaire. Berbères à la maison, ils apprennent avec peine le français et annoncent l'arabe littéraire. (Diff : Tadrart Films)

Nous l'avons tant aimé...

***Baaria* de Giuseppe Tornatore, Italie, 2009**

On n'a pas oublié *Cinema Paradiso*, du même Tornatore : évocation nostalgique du passé, du cinéma d'une autre époque, du vert paradis de l'enfance.

Avec *Baaria*, le réalisateur n'en finit pas d'une réflexion prolongée sur le temps, tout au long, pour nous de 2 heures 30 et, pour le récit, de trois générations successives. Sans doute, *Baaria* n'a pas atteint les sommets du box-office, dont on sait qu'il est trop souvent un critère de médiocrité : peu importe sans doute à Tornatore ; et aux cinéphiles avertis, qui n'ont pas le droit de s'abstenir : voici, sans tapage, dans la modestie, une « somme hommage » à près d'un siècle de cinéma transalpin.

On sait que ce dernier ne brille pas ces derniers temps, par la réussite. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et le néo-réalisme était déjà prometteur de beaux lendemains. A chacun d'évoquer bien d'autres « statues du commandeur » que celles des Fellini, Visconti, De Sica, Moretti. Tornatore a choisi la petite ville de son enfance pour nous entraîner, au gré de ses souvenirs (et de ceux des autres aussi) du communisme de Berlinguer. Mais la politique n'est qu'un prétexte à évoquer, à travers la marche du temps, les menues choses de la vie, de génération en génération, en un lieu immobile : de la place Madrice au rond point de Palagonia, tout au long du cours Umberto 1^{er}. Des charmes d'une avenue interminable aux yeux d'enfant, quasi déserte, au pied des rocaïles d'un improbable rif, au tumulte automobile incroyablement rétréci, avec l'insolence des buildings : seule, obstinée, indifférente, en perspective, l'Eglise de toujours.

Tout au long des chiffres des jours, *Baaria* est pour chacun des protagonistes le nombril du monde. Mais le vrai monde ne s'en soucie guère, qui ne lui épargne pas les conflits de l'histoire, les douleurs

des crises sociales dans ce monde de siciliens misérables... qui évoquent bien des souvenirs... souvenirs aussi que cet environnement musical, aussi criard que festif où on n'est pas loin de reconnaître les accents de Nino Rota ou d'Ennio Morricone.

Farce souvent, émotion parfois, soupçon de démesure... Ce film a le charme désuet des vieilles choses. Tornatore n'est pas de notre temps. Mais grâce à lui, voici retrouvés les délices du cinéma italien de nos jeunes années, voire de notre âge mûr : ce n'est pas rien...

Jacques Agulhon

Avec :

Monica Bellucci

Raoul Bova

Angela Molina



Film *Baaria* © Quinta Communications-Distribution

Marta Spedaliere

Cannes, suite...

Des hommes et des dieux («champ»)

Le film de Xavier Beauvois, Grand prix du Jury du festival de Cannes 2010, Prix du Jury œcuménique et Prix de l'Education nationale, sort en septembre sur les écrans. De l'histoire dramatique des sept moines de Tibhirine en Algérie, enlevés par un groupe de terroristes islamistes puis assassinés (1996), c'est la dimension spirituelle qui est le sujet du film. La violence n'est évoquée, à peine montrée, que pour donner crédibilité au danger qui les menace et dont ils sont conscients ; et la grave controverse autour des circonstances de leur mort est éludée, sauf l'apparition allusive d'un sinistre hélicoptère venu bourdonner, mitrailleuses en évidence, au dessus du monastère. Tout l'accent est mis sur le cheminement intérieur qui conduit les frères, une fois avertis du risque mortel auquel ils se trouvent exposés, à décider de rester et poursuivre leur œuvre de paix entre hommes de croyances différentes. La vie religieuse est évidemment présente dans cette histoire de moines ; les acteurs ont passé plusieurs jours d'imprégnation au monastère de Tamié (Savoie) d'où provenaient plusieurs des « pères blancs » de Tibhirine, et où les avait connus Henri Quinson, l'ancien trader devenu chartreux, traducteur d'un livre consacré à cette tragédie : il fut le « conseiller monastique » du film.

Mais par delà les scènes liturgiques, bien léchées, où les chants des moines font sentir la force commune qui les unit, Beauvois a su ouvrir son film à tous les spectateurs en enracinant la spiritualité de ses personnages dans le monde que nous connaissons : ainsi, par exemple, la course de Christian à travers la montagne, où arbres, troupeaux, plans d'eau, paysages filmés avec vénération composent un hymne

à la création ; ou cette calme conversation au cours de laquelle frère Luc partage avec la jeune musulmane aux peines de cœur son expérience (ancienne, précise-t-il) en la matière.

Ou encore : ce dernier repas pris ensemble, où les frères désormais décidés à rester rayonnent du bonheur de la confiance retrouvée après les affres du doute, serait-ce une apothéose ? Le titre du film est déroutant ! Mais l'histoire continue, on retourne sur terre ; lors de l'enlèvement des moines, sera sauvé celui qui se cache sous son lit, et la marche dans le linceul de neige est bien dure pour ceux qui ont été emmenés...

Beauté du monde, respect des autres, faiblesses, angoisse et tendresse, font du film de Xavier Beauvois mieux qu'un beau film religieux, un grand film humain.

Jacques Vercueil



© Mars Distribution - Claire Laire

Icônes vs idole, remake* («contre-champ»)

Le titre du film *Des hommes et des dieux* prête à confusion et, par là, reflète un peu ma perplexité. Au cours de son interview à Cannes, Xavier Beauvois a répondu à une question de Michèle Debidour, la Présidente du Jury œcuménique, par une pirouette : « Ces frères, ce sont aussi des dieux, pour moi, ils sont Cann'onisés. » avant de préciser qu'il s'agissait pour lui, dans ce titre, d'évoquer de la même façon toutes les religions et non seulement le christianisme et l'islam.

Je n'ai pas l'intention de critiquer ce film, qui m'a

impressionnée par sa maîtrise dans l'expression de la foi, du respect d'autrui, de l'harmonie d'une vie communautaire. La question que je me suis posée, à l'énoncé du palmarès du Jury œcuménique, est : « Pourquoi choisir un film presque pré-désigné ? ». Il remplit parfaitement tous les critères du Jury œcuménique, mais peut-être trop bien, je m'explique :

Lorsqu'en 2009 le jury a primé le film de Ken Loach, beaucoup ont apprécié ce message d'espoir et de solidarité transmis aux spectateurs de tous bords

qui se rendraient au cinéma pour l'idole du foot figurant sur l'affiche.

Des hommes et des dieux nous présente une société de moines, magnifiquement filmés avec des cadrages mettant en valeur les visages inquiets ou inspirés, en prière ou en débats, des hommes au service des autres, sachant les conseiller dans leur vie de tous les jours, des êtres exemplaires au milieu de la violence de la guerre. La mise en scène de personnages exceptionnels dans une situation exceptionnelle ne pousse pas le spectateur à une identification. On rejoint ici la boutade citée plus

haut : « Ce sont aussi des dieux ». La distance est immense.

Plus que d'icônes admirables, nous avons besoin de références actuelles de la vie quotidienne qui indiquent un chemin de paix dans un monde difficile. Les films de Mike Leigh, *Another year*, ou *Poetry* de Lee Chang-dong qui ont, tous les deux, obtenu une Mention, me semblent, par contre, répondre parfaitement à cette exigence.

Gabrielle Saintenac

* Dans le numéro précédent de *Vu de Pro-Fil*, un article portait déjà un titre analogue. Mais, moins sérieusement, ici, il s'agit des personnages impressionnants du film *Des hommes et des Dieux* et d'Eric Cantona, 'idole' du foot dans *Looking for Eric* de Ken Loach

Poetry Un film de Lee Chang-dong

Poetry : Poésie ou « si » en coréen. Quel titre ! Un film où la poésie est partout...

La poésie dans ce film est étroitement associée à Mija, une femme de 65 ans. Celle-ci vit avec son petit-fils, un collégien, dans une petite ville de la province de Gyeonggi. Sa vie est d'une grande simplicité. Elle a gardé l'innocence de la jeunesse, elle a des gestes gracieux et elle porte des vêtements élégants aux couleurs vives. Comme métier, elle doit s'occuper d'un vieillard afin de nourrir son petit-fils. Même atteinte d'Alzheimer, elle décide de suivre des cours de poésie à la maison culturelle de son quartier. Son professeur-poète ne dit rien sur la technique de la poésie : il cherche plutôt à susciter le désir de poésie dans la vie, et il insiste particulièrement sur l'acte de voir.

Poetry est un film qu'il faut voir : il ne se raconte pas. La poésie est partout dans ce film qui rayonne d'une pure essence allégorique. Mija voit la beauté dans son environnement habituel : les pétales rouges, les chants d'oiseaux, les fruits par terre, le fleuve. Elle vit l'instant, même quand elle est confrontée à un crime violent commis par son petit-fils, une situation qui demande sa force et sa détermination.

Mija est un personnage difficile à définir. Elle cache des profondeurs insondables et représente une énigme. En tant que spectateur, on ne sait pas si la grande faculté qu'a Mija de vivre l'instant même, d'observer un fruit ou une fleur et de méditer sur leur beauté, est une conséquence de sa maladie d'Alzheimer. L'oubli ouvre-t-il vers une présence différente, est-ce l'expression même d'une recherche poétique?

Le film nous pose des questions et nous laisse avec des cases vides, tout comme la maladie d'Alzheimer laisse des trous dans la mémoire. Nous sommes face à un mystère et le film ne nous donne pas de réponses, mais nous invite au contraire à faire un choix moral devant ses ambiguïtés.



© Diaphana Distribution

Sanne Grunet

Théologienne danoise, membre du jury œcuménique à Cannes en 2010

Mais il n'y a pas que Cannes...



PRIX DU JURY ŒCUMÉNIQUE DE LOCARNO 2010 :

- *Morgen (Demain)*, de Marian Crisan, France/Romania/Hungary 2010.
- Une mention est attribuée au film *Han Jia (Vacances d'hiver)* de by LI Hongqi, Chine 2010
- Une deuxième mention est attribuée au film documentaire *Karamay* de XU Xin, China 2010

Photo : Festival de Locarno, Michael Otrisal, membre du jury œcuménique, filme Marian Crisan, le réalisateur de *Morgen*, pour la télévision tchèque. © W.Verlaguet

ONE-FUTURE-PREIS DU FESTIVAL DE MUNICH 2010 :

Ce prix est décerné par un jury inter-religieux et distingue un film qui ouvre des perspectives pour un avenir commun de l'Humanité.

- *Lo spazio bianco (L'espace blanc)*, de Francesca Comencini, Italie 2009
- Une mention est attribuée au film *Natarang* de Ravi Jadhav, Inde 2010
- Une deuxième mention est attribuée au film *Cleveland versus Wallstreet* de Jean-Stéphane Bron, Suisse / France 2010

PRIX DU JURY ŒCUMÉNIQUE KARLOVY VARY 2010

- *Drugoje Nĕbo (Un autre ciel)* de Dmitrij Mamulija, Russie 2010.
- Le jury donne une mention à *Hitler à Hollywood* de Frédéric Sojcher, Belgique/France/Italie 2010

Pour plus de détail, voir sur www.pro-fil-online.fr, rubrique «Les Festivals» > «Les jurys» >

Petit parcours documentaire

Il y a de nombreux festivals réservés aux documentaires et leur réputation ne faiblit pas si l'on en croit la couverture journalistique. Alors savez-vous qu'il existe peut-être un festival documentaire près de chez vous ?

o **Cinéma du Réel** : le 1^{er} Festival international de films documentaires à Paris, au Centre Pompidou et dans les salles d'Ile de France, existe depuis 1978. La prochaine édition aura lieu du 24 mars au 3 avril 2011. Grâce au « Cinéma du Réel », les films autres que les fictions romanesques ont pu éveiller mon émotion artistique, dès les années 80.

J'ai trouvée dans l'article 3 du règlement pour les inscriptions d'une œuvre à ce festival la distinction suivante :

« Nous insistons sur le fait que le fes-

tival n'inclut pas dans sa recherche les reportages, émissions d'information, documentaires à caractère journalistique, films promotionnels ou d'entreprise. Il privilégie les écritures et propositions cinématographiques documentaires, quels qu'en soient le sujet, le genre et la forme ».

Les frontières entre 'documentaire' et 'reportage' sont minces, mais le critère décisif repose sur la notion de création du cinéaste.

o **F.I.D.** Le Festival international du documentaire de Marseille dont la 21^{ème} édition a eu lieu début juillet est connu des pro-filiens par les articles cités et du fait de la participation protestante au jury du prix «Marseille Espérance», composé de sept communautés religieuses. (voir dans *La Lettre* 52 un article sur le festival du doc de Marseille

de N. et J. Verceuil)

o **Etats généraux du film documentaire** de Lussas dans l'Ardèche : ce festival a ceci de particulier qu'il est non compétitif. Basé sur la réflexion, il propose des séminaires, des rencontres avec des professionnels et une programmation à thèmes dans plusieurs salles et en plein air. Il a lieu du 22 au 28 Août.

o **Festival de Lasalle**, dans le Gard. La neuvième édition a eu lieu du 13 au 15 Mai. Organisé par l'Association de bénévoles Champ-contrechamp, sans palmarès et sans barrières entre les professionnels et le public, le but est de « déchiffrer les évolutions et mutations de notre temps ».

Arielle Domon

La folie intrigue, et cela depuis toujours. Et depuis toujours, elle est liée à la sphère religieuse.

Les textes sacrés mésopotamiens citent côte à côte des prostituées, des sorciers, des fous et des prophètes¹. De même, dans les textes bibliques, la frontière entre folie et prophétie est parfois flottante. Quand Saül commence à prophétiser après son onction, les gens le prennent pour un fou², et Osée, annonçant le châtement, prédit que « le prophète est fou, l'homme inspiré a le délire »³.

Au Moyen Age, on parle volontiers du 'mal ardent', hésitant entre thérapies exorcisantes et sympathie complice, notamment pour les fous des rois⁴ : Comme ces derniers sont hors de la société, ils peuvent se permettre de dire une vérité qui autrement serait destructrice de l'ordre social. « Le fou... est l'envers du refoulement civilisateur »⁵.

Dans son introduction à « La Folie au Cinéma », Jean Lods parle de ses premiers personnages cinématographiques qui étaient « tous docteurs, tous insensés, tous diaboliques ». Ce qui signifie qu'on leur attribuait une connaissance particulière, en même temps qu'un manque de rationalité, et qu'on les diabolisait, autrement dit, on les rejetait de la société.

Après un voyage à travers quelques films traitant du sujet, nous aurons à nous interroger sur ce lien singulier entre des capacités supérieures et la maladie, entre rejet et fascination, entre foi et folie.

Waltraud Verlaquet

- 1 : Jean Bottéro, *Mésopotamie*, Gallimard 1987, p. 239.
 2 : Sam. 10, 10ss.
 3 : Os. 9, 7b.
 4 : Pour aller plus loin, voir: Jacques Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Arthaud 1984, p. 274ss.
 5 : Michel Meyer, *De l'insolence*, Grasset 1995, p. 70.

La FOLie



La folie au cinéma

Le cinéma balbutiait encore que les ombres terrifiantes de la folie obscurcissaient ses écrans : c'était Caligari dans son cabinet, c'était Frankenstein dans son laboratoire, c'était Moreau dans son île (1). Leurs points communs : tous docteurs, tous insensés, tous diaboliques. Le génie, la folie et le mal se donnaient la main. Comme si la folie était la rançon du génie et que le diable menait le bal. Faut-il voir, dans l'effondrement qui clôture toujours ces danses macabres à trois, une punition divine frappant l'homme assez orgueilleux pour vouloir créer la vie, ou la modifier ? Ou faut-il penser que ce sinistre trio de malfaiteurs sort d'un imaginaire nourri des terreurs profondes de l'époque (nous sommes dans les années 30) ? Peut-être. En tout cas, le fait est là : le fou de la préhistoire du cinéma est un être à part, doté de pouvoirs hors du commun, qui échappe à l'humanité ordinaire.

DES THÉRAPIES FACE À LA CAMÉRA

Avec les années, cet être hors du commun va rentrer dans le rang de l'humaine condition. On le craindra moins qu'on ne cherchera à l'expliquer. La vogue de la psychanalyse sera pour beaucoup dans ce changement. Riche de ses connaissances en mécanismes de l'âme, elle va fournir aux cinéastes l'attirail de ressorts et d'engrenages nécessaire au montage d'intrigues policières comme *Le secret derrière la porte* de Fritz Lang (1948) ou *La maison du Dr Edwards* d'Alfred Hitchcock (1945), à moins que ce ne soit à la description de névroses relevant du divan comme dans *Un tramway nommé Désir* d'Elia Kazan (1950) ou *La chatte sur un toit brûlant* de Richard Brooks (1950).

Elle ne sera pas la seule à intervenir dans ce changement de regard. Il y aura l'impact des livres de Michel Foucault soulignant l'importance créatrice

de la folie. Il y aura le développement de l'anti-psychiatrie dénonçant le côté répressif et destructeur des thérapies de l'époque. Il y aura la levée de boucliers contre des pratiques invalidantes comme la lobotomie. Autant de courants qui vont créer des vagues dans le cinéma. Ainsi, en 1960, dans l'inoubliable *Family life*, Ken Loach décrit un engrenage de « soins » dont l'effet est de broyer méthodiquement une jeune fille, Janice. Et c'est à la même époque (1959) que Joseph L. Mankiewicz réalise *Soudain l'été dernier* dont le point de départ est une jeune fille que l'on veut lobotomiser². Mais c'est particulièrement l'univers des hôpitaux psychiatriques qui, dans les années 40-70, inspire les cinéastes. De *La fosse aux serpents* d'Anatole Litvak en 1948 à *Vol au-dessus d'un nid de coucou* de Milos Forman (1975) la liste est longue de films sautant les murs des asiles pour dénoncer ce qui se passe à l'intérieur³.

PASSAGE DE L'AN 2000

Changements de cap avec la fin de siècle. Pour une première catégorie de cinéastes, la folie va se banaliser, devenir le signe et la conséquence des difficultés de l'existence. Que ce soit dans *L'arrangement* d'Elia Kazan (1969), dans *Sue perdue dans Manhattan* d'Amos Kolleck (1998) ou dans *Une femme sous influence* de John Cassavetes (1974), pas de fous monstrueux, rien que des dépressifs, des paumés que la vie a poussés hors des rails.

Loin d'en rester à la folie de surface, d'autres cinéastes vont au contraire plonger dans les abîmes sans fond de la démence. Ainsi, c'est à la description du fonctionnement du cerveau d'un schizophrène que se livre David Cronenberg dans *Spider* (2002)⁴. De même Jane Campion analyse méticuleusement un cas de démence profonde dans *Sweetie* (1989) tandis que, dans *Répulsion* (1965) comme dans *Le locataire* (1976)⁵, Roman Polanski met en scène un personnage dont l'esprit fragile est peu à peu envahi par l'encre noire de la folie.

A noter encore, pour cette période, le retour en force du fou terrifiant. Il n'est plus génial, ni dé-



Le cabinet du Docteur Caligari - Source Deutsche Kinemathek

miurge, mais psychopathe serial-killer dans *Le silence des agneaux* de Jonathan Demme (1990), ou encore schizophrène sanguinaire dans *Pulsions* (1980) de Brian de Palma.

Ceci dit, dans quel tiroir ranger des films comme *Shining* de Stanley Kubrick (1980) ou *Mulholland Drive* de David Lynch (2001) qui témoignent à l'excès d'un univers marqué au sceau de l'étrange et du dérèglement de la raison ? Folie ? Fantastique ? Ni l'un, ni l'autre, ils sont ailleurs, issus des profondeurs de l'esprit où l'ordonnance de la logique n'existe plus et où l'irrationnel fait la loi.

Jean Lods

Rem : (1), (2), (3), (4), et (5) correspondent aux films repris ou aux thèmes développés dans les autres articles du dossier.

Les (savants) fous des débuts du cinéma

Dans cette liste de chefs d'œuvre où interviennent des fous, on ne peut qu'être frappé par le nombre de professeurs et de docteurs. Mis à part Franzis, le personnage central du *cabinet du Docteur Caligari* tous les autres fous, paradoxalement, sont aussi savants : le docteur Mabuse, génie du crime organisé, le docteur

Jekyll, médecin, le docteur Moreau, chirurgien, Rotwang, cybernéticien, les chirurgiens et physiciens Frankenstein et Prétorius, le docteur Baum, psychiatre. Aucun de ces films, cependant, ne s'étend sur les recherches de ces professeurs ou sur l'origine de leur aliénation – le plus souvent un désir violent de s'élever au dessus de l'homme



commun. L'intérêt des scénaristes et réalisateurs s'est porté, au contraire, sur les inventions extraordinaires de ces savants et, surtout, sur leurs conséquences psychologiques et sur les désordres sociaux qu'elles engendrent. Ils sont, les uns et les autres, au cœur de l'action dramatique.

Par ailleurs, ces films classiques développent à la marge des thèmes divers et fort intéressants : dans *L'île du Docteur Moreau*, la création d'une société ex-nihilo, la loi comme ciment d'une société ; dans *Docteur Jekyll et Mister Hyde*, le refoulement et le désir, la dualité de l'âme, la frustration qu'en-

gendrent les manières strictes d'une société guindée ; dans *Docteur Mabuse* la corruption en Allemagne à l'époque de la République de Weimar ; dans les *Frankenstein* une réflexion sur la différence et la tolérance.

Enfin les décors qui suggèrent la folie des uns et des autres sont dans le *Cabinet du Docteur Caligari*, *L'île du docteur Moreau* et *Frankenstein*, notamment, tout simplement admirables. Le contraste entre les demeures somptueuses de la très haute bourgeoisie parées pour des bals ou des mariages (*Frankenstein*, *Docteur Jekyll et Mister Hyde*...) et les étranges laboratoires augmente d'ailleurs l'impression de malaise qui s'associe à ceux-ci.

Jacques Peter

1919 (All.) *Le cabinet du Docteur Caligari* de Robert Wiene
 1922 (All.) *Le Docteur Mabuse* de Fritz Lang
 1927 (All.) *Metropolis* de Fritz Lang
 1931 (USA) *Docteur Jekyll and Mister Hyde* de Robert Mamoulian
 1931 (USA) *Frankenstein* de James Whale
 1932 (All.) *Le testament du docteur Mabuse* de Fritz Lang
 1932 (All.) *L'île du docteur Moreau* d'Erle Kenton
 1935 (USA) *La fiancée de Frankenstein* de James Whale

Un anti-regard sur la folie :

Soudain, l'été dernier (J.Mankiewicz 1959)

Mankiewicz emprunte son sujet à Tennessee Williams, dont la pièce *Suddenly, last summer*, paraissait un an plus tôt : la sœur aînée du dramaturge, Rose, atteinte de schizophrénie, avait dû subir en 1937 une lobotomie qui la laissa complètement hébétée. On sait la fascination exercée sur Mankiewicz par la psychanalyse et son intérêt pour la complexité des comportements humains : « enfant, j'aimais imaginer que j'étais un psychiatre qui résolvait les problèmes de tout le monde ». Adulte, il se soumet au difficile cheminement de l'analyse avec Otto Fenichel, un élève de Freud...

L'action se situe en 1937, dans un hôpital psychiatrique vétuste.

Le docteur Cukrowicz (Montgomery Clift), neuropsychiatre, s'apprête à pratiquer, dans des conditions très précaires, une lobotomie sur une jeune schizophrène.

Le directeur de l'hôpital lui apprend qu'une riche veuve, Mrs Venable (Katherine Hepburn), s'engage à faire un don à l'hôpital, en mémoire de son fils Sébastien, mort dans des circonstances mystérieuses «Soudain, l'été dernier». En retour, la veuve exige que le jeune médecin pratique une lobotomie sur sa nièce Catherine (Elisabeth Taylor), qu'elle dit atteinte de démence précoce, précisément depuis l'été dernier.

Il se trouve que Mrs Venable entretenait une étrange relation avec son fils...

Il se trouve que la jeune Catherine assista à la mort violente de son bien-aimé cousin ...

Mankiewicz, en la personne du docteur Cukrowicz, s'interroge sur la présumée folie de la jeune fille internée par sa tante et menacée de lobotomisation.

La bienveillance du médecin éveille la confiance de la jeune femme qui se risque à évoquer

certaines scènes abominables, enfouies au plus profond d'elle-même : une tentative de viol, dont elle n'a parlé à personne, puis la mort atroce par dévoration de son cousin bien-aimé. Contrainte au silence « je dis des choses auxquelles les gens ne croient pas », Catherine a construit une paroi étanche en elle : d'un côté, les scènes insoutenables qu'elle ne veut plus « voir », de l'autre, la partie non meurtrie, « saine ». Clivée, amputée d'une partie d'elle-même, elle dépérit lentement.

Dans une curieuse mise en scène finale, Mankiewicz nous fait assister à la transformation que la parole opère sur la personne de Catherine : en faisant le récit des scènes traumatisantes, elle recoud à son insu les deux morceaux déchirés

de sa personne. Elle se libère de sa fascination pour ce jeune homme trop aimé par sa folle de mère, et qui l'utilisait comme appât sexuel pour attirer les jeunes garçons qu'il désirait. Lentement déshypnotisée, elle se rend disponible pour vivre à son propre compte.

Folle, Catherine ? certes non. Folle de douleur, oui. Clivée. Murée.

Mankiewicz se révèle très proche, dans ce film, du courant de l'antipsychiatrie qui, dès les années soixante, dénonça l'inefficacité et la brutalité des thérapies pratiquées sur les patients catalogués comme « fous ».

Françoise Lods



Un immeuble maudit ?

Le locataire (Roman Polanski, 1976)

Trelkovski, jeune employé de bureau interprété par Roman Polanski, emménage dans un petit appartement dont la locataire précédente, Simone Choule, s'est suicidée en se jetant par la fenêtre. En butte à l'hostilité et au comportement étrange de ses voisins, il se croit l'objet d'un complot visant à lui faire endosser la personnalité et le destin de Simone Choule. Il y cède progressivement et verse dans la folie, allant jusqu'à inclure dans le complot Stella, sa seule amie. Il se travestit et finit par se défenestrer.

La folie mise en scène par Polanski dans ce film est la perte d'identité, doublée d'un délire de persécution.

Il nous montre d'abord comment son héros y est prédisposé : être au caractère faible, mal intégré socialement, peu entreprenant, y compris avec les femmes, il semble prédestiné au rôle de victime. Et la transformation de sa personnalité est rendue plus vraisemblable par la faible affirmation de soi qu'il montre : il s'interroge sur son identité, sur les limites et la localisation du « moi » dans le corps : jusqu'où peut-on amputer un corps sans altérer l'identité ?

Questions angoissantes, vertigineuses mais posées sur le mode comique cher à Polanski.

Par ailleurs, dans le film l'appartement a valeur de métaphore : le locataire habite l'appartement, l'âme habite le corps, l'âme n'est-elle que locataire du corps qu'elle habite ? Si un autre locataire peut prendre possession de l'appartement, une autre âme peut peut-être prendre possession du corps.

Est-ce que l'âme peut être expulsée comme le locataire Trelkovski est continuellement menacé de l'être ?

L'ENGRENAGE DU DÉLIRE

Tous ces éléments installés, Polanski nous montre comment se forme progressivement le délire de persécution de son héros et les étapes de son identification à la locataire précédente, depuis la fascination qu'elle exerce tout de suite sur lui jusqu'à l'identification totale dans la dernière scène : celle-ci reproduit exactement la scène initiale du film, mais avec Trelkovski à la place de Simone Choule, hurlant de terreur sur le même lit d'hôpital, enveloppé des mêmes bandages, avec à son chevet Stella et ... Trelkovski lui-même !

La grande habileté de Polanski est de laisser ouvertes toutes les interrogations. Le spectateur ne sait jamais très bien s'il voit la réalité ou ce que voit Trelkovski à travers ses hallucinations. Ou plus exactement, Polanski par moments « démonte » la situation en nous montrant successivement l'hallucination et la réalité, mais, dans d'autres scènes, surtout au milieu du film, il ne laisse pas d'indices, ou très peu, permettant d'être sûr que ce sont des hallucinations. Alors, est-ce la réalité ? Il a su tellement nous faire sentir l'étrangeté des lieux et de ses habitants que, presque jusqu'à la fin, nous n'écartons pas complètement le point de vue de Trelkovski, cette histoire de complot, de même que nous gardons ouverte la thèse fantastique de l'immeuble maudit.

Christine et Jacques Champeaux

L'hôpital psychiatrique au cinéma

Trois films de fiction majeurs abordent avec courage et talent des questions existentielles, sociales, politiques et éthiques fondamentales.

LA FOSSE AUX SERPENTS (ANATOLE LITVAK : 1948)

Internée pour une dépression nerveuse, Virginia sera placée parmi les malades incurables après une rechute : ce choc lui permettra de guérir. Trois psychiatres conseillèrent Litvak et ses scénaristes, et Olivia de Havilland, remarquable dans ses longs monologues torturés comme dans ses regards tragiques et traqués, voulut rencontrer une schizophrène. Pour la première fois au cinéma on assistait à la vie quotidienne dans un

asile d'aliénés, et à la réhabilitation du malade mental pris au sérieux dans sa souffrance et son approche psychanalytique. Ce film passionnant et émouvant en dépit d'une certaine simplification pédagogique culmine avec le gigantesque travelling de bas en haut, identifiant la salle où grouillent les malades qui harcèlent Virginia à une immense «fosse aux serpents».

SHOCK CORRIDOR (SAMUEL FULLER : 1963)

L'ambitieux journaliste Bennett se fait interner pour résoudre un meurtre dont les trois témoins fous n'ont rien su dire à la police. Ceux-ci illustrent les névroses de l'Amérique : un savant atomiste traumatisé par les séquelles de ses recherches ; un militaire « rééduqué » par les coréens puis « guéri » par la thérapie yankee ; un noir battu par des racistes se prenant pour un membre du Ku Klux Klan. L'asile est ici une véritable métaphore

de la société. Le couloir lisse, blanc, lumineux, dont l'image est imposée au spectateur au début et à la fin, et qui se refermera sur le journaliste, est emblématique. Les trois caricatures kafkaïennes de ce film inspiré sont d'une impressionnante portée politique et sociale. La frénésie des personnages, l'humour grotesque des scènes et l'incapacité des psychiatres à démasquer le simulateur sont angoissantes.

VOL AU DESSUS D'UN NID DE COUCOU (MILOS FORMAN : 1975)



Pour fuir la prison, Murphy demande à être interné. En organisant la révolte des fous il va subvertir le système répressif imposé par miss Ratched, l'infirmière-chef.

L'hôpital psychiatrique est ici le paradigme de tous les goulags et les images de fraternisation touchante d'un Indien mutique et de Murphy évoquent l'oubli du génocide sur lequel l'histoire américaine s'est construite.

Les provocations en contrepoint de Murphy et de Ratched - tous deux vêtus de noir, alors qu'autour d'eux l'asile est blanc - illustrent la lutte immémoriale entre les deux aspirations de l'humanité, la revendication de l'individu et l'imposition d'un ordre social. La construction dramatique de ce film à la fois satirique et pathétique tient le spectateur en haleine jusque à la bouleversante séquence finale, lorsque l'Indien étouffe par compassion puis vampirise un Murphy lobotomisé, pour y renouveler ses forces et s'échapper solitaire vers les montagnes de ses ancêtres.

Jean-Michel Zucker *

* Une version longue de cet article se trouve sur le site www.pro-fil-online.fr

Spider (David Cronenberg, 2002)



Cronenberg est un réalisateur à la marge dans le paysage du cinéma mondial. Dans les années 70 il tente de revaloriser le cinéma Canadien qui ne connaît pas un succès international. Il propose un cinéma de genre (science-fiction, horreur, gore, épouvante...) mais qui très vite se transforme et propose des œuvres singulières et personnelles.

Je cite pêle-mêle un certain nombre de ses œuvres *Chromosome 3* (1979) ; *La mouche* (1986) ; *Le festin Nu* (1991) ; *Existenz* (1999) et *Spider* en 2002.

Le scénario de *Spider* a été envoyé à Cronenberg par l'acteur Ralph Fiennes lui assignant d'en être l'acteur principal. Lorsque il parle de *Spider*, Cronenberg dit: « Ce film sera froid et élégant ».

Spider, homme d'une quarantaine d'années, à la démarche incertaine et vulnérable, se voit transféré, après des années d'internement psychiatrique, dans un foyer de réinsertion tenu par une certaine Mrs Wilkinson dans la banlieue est de Londres. L'occasion pour lui de revenir sur les traces de son passé et de reconstituer le puzzle déconstruit de sa vie.

Spider et sa toile - tisser la toile de la vie, de l'enfance, donner du sens, trouver une explication : Voilà le point de départ et un des multiples propos du film. Cronenberg nous présente un personnage frêle et courbé ; hésitant et balbutiant des phrases

incompréhensibles. Mais un être déterminé à connaître, à faire naître la vérité de sa vie. Dennis (Spider) et son entêtement, proche de l'autisme, nous entraîne au plus profond de l'être, dans ce que chaque individu vit en fonction de son passé.

Ce film pose une question : Comment vivre en société lorsqu'on est à la marge, ayant comme seul outil thérapeutique et comme arme pour se défendre : le souvenir ?

Cette quête de vérité, cette recherche des éléments de l'enfance pour comprendre le présent, sont transposés à l'écran par un procédé cinématographique plutôt original : Cronenberg invite dans chaque flash back, (Spider adulte est dans le champ), Spider adulte qui scrute attentivement ses comportements d'enfant et ceux des protagonistes présents : Son père, sa mère et la prostituée.

C'est autour de ce triptyque personnifié qu'il tente d'y voir plus clair. A ce titre, Mrs Wilkinson joue un rôle essentiel dans l'univers de Dennis Cleg (Spider) : Elle incarne la féminité, symbole de la souffrance et de la responsabilité qu'il s'impute dans la mort de sa mère. Spider est un fou méthodique, déterminé, meurtri et traumatisé.

Hervé Malfuson

Il faut être fou pour croire en l'amour de Dieu

devant le spectacle de ce monde

C'est probablement une affirmation qui obtient l'accord de la majorité de notre société. Que veut dire le mot « fou » dans ce contexte ?

Il désigne tout simplement un écart par rapport au consensus général. Le con-sensus est ce qui fait sens pour une communauté donnée. Celui qui affirme quelque chose allant à l'encontre de ce consensus se place de ce fait hors de la communauté ou est rejeté par elle.

Le fou, parce que ses paroles et ses actes ne font pas sens, est appelé « insensé ». Cet insensé est, dans la Bible, volontiers associé à l'infidèle, celui qui ne croit pas en Dieu. Parce que pour la Bible, la foi en Dieu correspond au consensus. C'est pourquoi pour elle, le fou est celui qui ne croit pas ; pour nous, c'est celui qui croit. Question de contexte.

Nous avons vu que dans la Bible les prophètes sont parfois associés aux fous. On ne leur reproche pas de ne pas croire en Dieu, mais ce qu'ils disent de Lui ne correspond pas à ce que les gens veulent entendre. On connaît le sort qui leur est souvent réservé. Mais à posteriori, le peuple reconnaît qu'ils avaient vu juste et transmet leurs paroles à l'intérieur des textes reconnus comme sacrés.

Mais devant une affirmation qui à priori semble insensée, comment savoir si elle émane de quelqu'un qui n'est pas en possession de toutes ses facultés, ou si elle est prémonitoire, en relation avec une vérité supérieure ? Voilà encore une question de foi.

On pourrait parler d'une folie en-deçà et d'une folie au-delà du consensus. En-deçà on parle, selon les époques et leur vision du monde, de possédés, de malades mentaux, de psychotiques. Au-delà, toujours selon les époques, de prophètes, de divins, de génies*...

EXCLUSION ET INTÉGRATION

Nous avons pu assister lors du parcours cinématographique à deux phénomènes qui se croisent. D'une part nous assistons une meilleure compréhension et à une intégration progressive du « malade mental », autrement dit des personnes dont la structuration de la personnalité ne permet pas de s'insérer sans aide dans le tissu de la société. D'autre part, une meilleure analyse des côtés moins rationnels des individus en général, oscillant volontiers entre névrose ordinaire et dépression larvée, relativise la frontière entre

« malade » et « normal ». La reconnaissance de l'autre comme mon semblable va ainsi de pair avec la reconnaissance en moi-même de côtés plus ou moins sombres qui m'échappent.

SAGESSE ET FOLIE

Comment lire alors ce passage de l'apôtre Paul ?

« Je détruirai la sagesse des sages, et j'anéantirai l'intelligence des intelligents... Les Juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse : nous, nous prêchons Christ crucifié ; scandale pour les Juifs et folie pour les païens¹... »

Cette « sagesse » que cherchent les Grecs, c'est celle de la compréhension de l'ordre à la fois cosmique et social et qui permet d'agir de façon raisonnable dans la cité. Remarquons que cette quête d'une sagesse sociale est commune à toutes les civilisations et toutes les religions, les deux étant liées. Le Décalogue et plusieurs parties de la Bible relèvent de cette veine, nommées de ce fait « sapientiale ».

Et voilà que l'apôtre dénonce cette sagesse comme étant de la folie ! Veut-il saper les bases de la société ? Bien sûr que non, mais comme Jésus, invitant de

« donner à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu »², il convient de distinguer les registres. La science est bonne à comprendre le monde, la loi est bonne pour organiser la vie

commune – mais ni l'une ni l'autre ne sauraient assurer notre salut. Ce salut par la foi place le croyant hors du consensus quel qu'il soit. Les prophètes ont été rejetés, Christ a été crucifié. Dans l'histoire du christianisme il y a eu des gens qui se comportaient volontairement comme des fous pour prendre sur eux le mépris dont avait souffert Jésus. L'Eglise, quand elle épouse le consensus social, devient suspecte. L'Evangile est forcément subversif. Il ne nous invite pas à bafouer les règles de la société mais à reconnaître que celles-ci ne sont pas la vérité dernière, qu'elles doivent être remises en question au besoin, au nom de la foi. Au risque d'être considéré comme fou, il affirme que l'amour de Dieu est plus fort que la loi du plus fort.

Waltraud Verlaquet

L'Evangile est forcément subversif.

* Les dons particuliers qui échappent au commun des mortels, qui sont liés à un désordre mental, ou y conduisent, ou encore qui sont assimilés à la folie parce qu'on ne les comprend pas, fascinent comme une version sécularisée du numineux (le don pour le calcul mental de Rain Man, la peinture de Séraphine, Nash Jr. dans *Un Homme d'exception*)



1 1 Cor. 1, 19-23.

2 Mc 12, 17.

1951 : L'année de Rashomon

Dans l'œuvre d'Akira Kurosawa (1910-1998), *Rashomon* marque un tournant important. L'Occident découvre un immense talent, et en même temps le jeune cinéma japonais. Juste un peu après, ce sera le tour d'un autre grand cinéaste Kenji Mizoguchi (1898-1956), d'être découvert, avec *Contes de la lune vague après la pluie* (1953). Le troisième grand cinéaste nippon, Yasujiro Ozu (1903-1963) ne verra la consécration

internationale qu'à la fin de sa vie ! *Rashomon* a reçu le Lion d'Or à Venise en 1951, et l'Oscar du meilleur film étranger en 1952.

En cette année 1951, le cinéma avait 56 ans, quelles sont les productions remarquables ? Les États-Unis, toujours en tête (quantitativement) donnent, entre autres, *Boulevard du Crépuscule* (Billy Wilder), *Ève* (Mankiewicz), *Winchester 73* (Anthony Mann). En Europe, c'est l'apogée du néo-réalisme italien : Rossellini avec *Stromboli*, Antonioni présente son premier long-métrage : *Chronique d'un amour*. En Suède, Bergman fait émerger son génie qui éclatera avec *Monika* (1952). En France, René Clair (*La beauté du Diable*), André Cayatte (*Justice est faite*), Jean Cocteau (*Orphée*), Max Ophüls (*La ronde*) produisent des chefs d'œuvre, alors que le jeune Alain Resnais se révèle dans des courts-métrages qui resteront de grands classiques : *Van Gogh*, *Guernica*, *Les statues meurent aussi*.

Et voilà que les jeunes cinéphiles (dont ceux des *Cahiers du cinéma*) vont découvrir avec délectation un cinéma puissant et étrange venu d'Extrême Orient.

Revenons à l'extraordinaire *Rashomon* ! L'action se passe au XII^{ème} siècle. Un bandit, Tajomaru (incarné par Toshiro Mifune), tue un samouraï, après avoir violé sa femme. Devant le tribunal, les protagonistes donnent trois versions des faits. La vérité et la fragilité des témoignages, mais aussi le refus du pessimisme social ambiant, tels sont les thèmes abordés par Kurosawa dans ce film où s'affirme un style virtuose, intelligent, poétique. Voilà du cinéma, du grand cinéma, qui nous invite à exercer notre regard et notre sensibilité. *Rashomon* (ou Porte du dieu Rasha) est un récit à plusieurs niveaux d'espace et de temps. On est séduit par le rythme du montage, les changements de lieux et d'atmosphère (la pluie à la Porte, le soleil éclatant de la forêt, la lumière froide du tribunal), les différences de mouvements au sein de l'image (courses dans la forêt, combats au sabre, personnages statiques du tribunal et à la Porte...), la longueur variable et la succession de plans - les voix des acteurs : déclamatoires, vociférantes ou accablées. Poésie et érotisme sont étroitement liés. La scène dite du « viol » est l'expression d'une étreinte amoureuse, filmée en quatorze plans. Il y a dans ce film plus que l'affirmation d'une technique maîtrisée : une vision du monde, qui s'affinera dans toute l'œuvre ultérieure du cinéaste.



Source : Wikimedia Commons

Alain Le Goanvic

Le rire

Nuit éthique au Parvis des arts - 29 mai 2010

Olivier Arnera et ses collaborateurs ont tenté cette année un pari difficile :
parler sérieusement du rire.



C'ÉTAIT SÉRIEUX :

Freud, Kierkegaard, Finkelkraut, Bergson, Lacan, Luther, Saint Thomas d'Aquin, K. Barth... ont été convoqués pour nourrir la réflexion des cinq veilles : l'humour et ses causes premières, le rire du sacré, l'humour-thérapie, le rire et l'éthique, éclats de rire. Réflexion sur ce qui fait rire les enfants (JP Holtzer et D. de Roux), sur les difficultés rencontrées par Molière pour avoir voulu faire rire sur le sacré (D. Schwaeger), sur l'humour et le rire de Dieu (O. Arnera).

Remarquons que les comédiens professionnels, P. Caubère et F. Morel entre autres, déplorent que théâtre et télévision soient envahis par un rire de collaboration à l'idéologie, et ressentent la nécessité d'élaborer un rire de délivrance, de résistance, de pure folie (O. Arnera).

S. Deleuze pour sa part a montré comment la comédie de Térence, s'adressant à un cercle de

personnes raffinées, est un apprentissage de soi, de la mesure, de l'« humanitas », de la vie en société. D. Schwaeger a analysé la série *Little Britain* qui nous permet de rire de nos pulsions les plus honteuses, les plus inavouables.

MAIS RÉFLÉCHIR NE SUFFIT PAS.

Edmonde Franchi, avec sa faconde habituelle, nous a amusés et touchés par ses textes drôles, vrais, tirés de sa riche expérience féminine. Et l'émotion nous a étreints quand deux comédiens du « rire médecin » ont évoqué leur travail de clowns auprès des enfants malades : faire rire pour adoucir la souffrance, pour que la vie soit forte.

Rires et sourires ont rythmé la soirée : blagues juives, poèmes désopilants, extraits de films choisis par Pro-Fil parmi les grands films comiques du répertoire, de 1911 à nos jours.

Paulette Queyroy

Pro-Fil

Bulletin d'adhésion **nouveaux adhérents** - Année 2010

Cette adhésion comprend l'abonnement à *Vu de Pro-Fil*

Nom Prénom
Adresse
Code Postal Commune
Téléphone Mail @

Tarifs :

- ☐ Individuel : 30 €
- ☐ Couple : 40 €
- ☐ Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)
- ☐ Autre : nous consulter
- ☐ Soutien : Montant libre

Ci-joint un chèque de € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil
390 rue de Fontcouverte
Bâtiment 1
34070 Montpellier



Le cinéma aux couleurs de la musique baroque

Groupe de Marseille - 12 Juin 2010

Grâce à des relations d'ordre familial, nous avons eu l'opportunité d'inviter deux distingués baroqueux à une journée «cinéma et musique» centrée sur le film remarquable d'Alain Corneau *Tous les matins du monde* (1991). Jean Louis Charbonnier, professeur de viole de gambe, a publié de nombreux CD consacrés à la musique de Marin Marais (en fait l'œuvre complète pour viole de gambe). Il a été surtout le conseiller de Corneau pour l'utilisation des instruments par les acteurs : Jean Pierre Marielle, Gérard Depardieu et son fils Guillaume Depardieu. Il a participé de bout en bout au tournage du film, ce qui nous a valu de croustillantes anecdotes sur le comportement de ces grands acteurs à la forte personnalité. Jean-Louis nous a d'ailleurs présenté son propre film, son making off personnel du tournage, qui a ravi le public par sa fraîcheur et son intérêt pédagogique.

Les organisateurs de cette journée, Paulette, Sylvette, Alain, ont eu quelques appréhensions pendant les quelques mois de préparation, car nous engagions quelques sous (frais de déplacements, location salle et mobilisation d'un technicien, cachet) et il fallait au moins 40 personnes pour équilibrer les comptes. Grâce à l'utilisation de nos différents « réseaux » d'amis et d'amis d'amis, de connaissances, nous avons eu la joie de recevoir 47 personnes, en comptant 19 pro-filiens.

Quelle joie de revoir ce film en présence de notre ami gambiste et de son collègue Mauricio Buraglia, joueur de théorbe (sorte de luth aux cordes et bourdons très longs, créé à la fin du XVI^{ème} siècle). Le film décrit, au travers de la vie de Sainte Colombe, marquée par l'esprit austère du jansénisme, l'expérience de la force de l'amour, qui permettra à Marin Marais de découvrir sa vocation. Magnifique exemple de transmission dans l'étrange relation entre le maître et l'élève, faite d'admiration mutuelle et de crainte !

Couronnement de la journée, un petit concert consacré à Marin Marais, avec commentaires des instrumentistes. Un vrai régal !

Alain Le Goanvic



© Roland Domon

Bulletin d'abonnement à *Vu de Pro-fil* (pour les adhésions, voir page 17)

Nom Prénom
Adresse
Code Postal Commune
Téléphone Mail @

Je désire m'abonner à *Vu de Pro-Fil*. Je joins un chèque de 13 € et je l'envoie avec ce bulletin à :

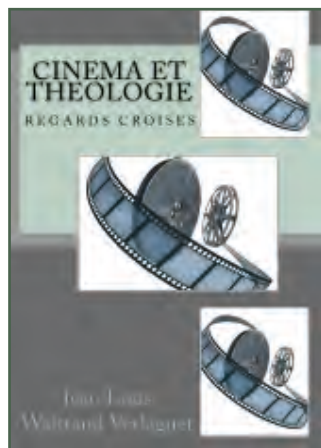
Pro-Fil
390 rue de Fontcouverte
Bâtiment 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :





Jean Lods et Waltraud Verlaquet

Cinéma et Théologie

Editeur : Charleston 2010

ISBN : 978-1453619124

Cette publication reprend tous les anciens «thémas» remis au goût du jour. Le livre est disponible sur www.amazon.com (attention: pas amazon.fr!) au prix de 20 Dollars + frais d'envoi. Pour bénéficier d'un tarif d'envoi plus avantageux, il est bon de commander en groupe. Un certain nombre d'exemplaires sera mis à disposition lors de l'AG au prix de 16 €.

Parmi les sorties DVD

Juillet

My One and Only

Août

Green zone

Les chats persans,

Septembre

Copie conforme

La religieuse portugaise

La Rafle

L'autre Dumas

Octobre

Ajami

Lola

Film socialisme

Novembre

Robin des Bois



copyright : © Laurent Thurin Nal/MK2

Le dimanche 19 Septembre à 10h00

DOCUMENTAIRE

de Sophie Rosenzweig :

«Les Gospels Kids au Togo»



Les plus sur le site :

- Version longue de l'article de Jean Michel Zucker «L'hôpital psychiatrique au cinéma»
- Mise à jour des pages des festivals de Locarno et de Munich :
- Waltraud Verlaquet : «Karamay», un article sur le film du même titre
- Angelika Ober: «Prédication à l'occasion de la célébration oecuménique au cours du festival du film de Locarno 2010»

RAPPEL : SEMINAIRE 2010

25 et 26 septembre 2010

au CART à SOMMIERES (30)

CINÉMA : PROPAGANDES ET IDÉOLOGIES

*Vous avez des remarques, des idées, des critiques, des suggestions, des propositions... pour **Vu de Pro-Fil** ou pour le site www.pro-fil-online.fr ?*

N'hésitez pas à nous en faire-part en utilisant la page contact de notre site.

A la fiche

L'AUTEUR

Né en 1942 dans la banlieue de New York, Martin Scorsese est un des cinéastes américains les plus importants de sa génération. Il est l'auteur de près d'une trentaine de films, de Taxi Driver, Palme d'or au Festival de Cannes 1976, à Les Infiltrés, qui obtient quatre Oscars en 2006, en passant par Raging Bull, La Dernière Tentation du Christ, Les Affranchis, Casino, Gangs of New York ou Aviator. Son œuvre aborde les thèmes de l'identité italo-américaine, de la culpabilité et du rachat, du machisme et de la violence.



© Paramount Pictures

RESUME

En 1954, le marshal Teddy Daniels et son coéquipier Chuck Aule sont envoyés enquêter sur l'île de Shutter Island, dans un hôpital psychiatrique où sont internés des fous criminels très dangereux. L'une des patientes, Rachel Solando, a inexplicablement disparu. Comment la meurtrière a-t-elle pu sortir d'une cellule fermée de l'extérieur ?

Alors qu'une forte tempête s'abat sur l'île isolée, les deux policiers, cernés par des psychiatres inquisiteurs et de redoutables psychopathes, s'enfoncent dans un monde aussi mystérieux qu'angoissant où se mêlent conspirations, manipulation

mentale, et peut-être expérimentations monstrueuses. Daniels, lui-même hanté par son passé de militaire et par la mort de sa femme, commence à soupçonner l'institution de cacher quelque chose.

ANALYSE

Première image d'un bateau émergeant de la brume, île aux falaises noires battue par la tempête, asile abritant des fous dangereux dans un ancien fort de la Guerre de Sécession, le spectateur est plongé dans l'atmosphère gothique des films fantastiques de la RKO des années 40. L'angoisse augmente avec la vision des visages déments des internés, les médecins eux-mêmes semblent inquiétants, la paranoïa s'installe dans l'esprit de Teddy Daniels, ancien militaire ayant participé à la libération des camps de concentration et tourmenté par son passé qui l'assaille dans de nombreuses scènes de flash-back hallucinées : visions des cadavres dans la neige de Dachau, cauchemar de sa femme réduite en cendres dans un incendie criminel. Que cache réellement cet asile ? Ces médecins, dont certains pourraient être d'anciens criminels nazis, se livrent-ils à des expérimentations sur le cerveau des détenus ? La venue de Teddy Daniels sur l'île est-elle un piège dont il ne pourra s'échapper ?

Le spectateur, ainsi pris dans cette mise en scène efficace, n'échappe pas lui-même à un doute angoissant : où se trouve la frontière entre raison et folie ?

Comme dans Le Locataire de Polanski ou Spider de Cronenberg, il est parfois difficile de distinguer fantasmes et réalité. Scorsese nous livre un mélange de thriller, de film politique et de film psychanalytique. Obsédé par le mal, comme Haneke ou Polanski, il le traite de manière très différente, dans un style beaucoup plus lyrique, inspiré du cinéma hollywoodien des années 40 et 50, auquel on peut parfois reprocher une certaine grandiloquence. Il est servi par des acteurs remarquables, en particulier Leonardo DiCaprio, qui réalise une grande performance.

Certains pourront relever des invraisemblances et se montrer critiques sur quelques aspects un peu kitsch, mais ce film, un des plus sombres de Scorsese, est l'œuvre d'un grand cinéaste.

Jacques Champeaux



USA - 2008

Durée : 02h17

Réalisation
Martin Scorsese

Scénario
Laeta Kalogridis
d'après le roman de Dennis Lehane

Distributeur
Paramount Pictures France

Interprétation
Leonardo DiCaprio
Mark Ruffalo
Ben Kingsley ...

Dans le cadre d'une collaboration avec les pages culturelles du site protestants.org, des membres de Pro-Fil rédigent régulièrement des fiches sur des films nouveaux. Ce site n'affiche que les films les plus récents, mais vous trouverez sur le site de Pro-Fil l'archive de tous les films qui ont fait l'objet d'une fiche depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche sur ce site depuis Vu de Pro-Fil n° 4 : The Ghost Writer (Roman Polanski) - Policier, adjectif (Corneliu Porumboiu) - Copie conforme (Abbas Kiarostami) - Air doll (Kore-Eda Hirokazu) - Dans ses yeux (Juan José Campanella) - Année bissextile (Michael Rowe) - L'illusionniste (Sylvain Chomet) - Puzzle (Natalia Smirnoff) - Tournée (Mathieu Amalric) - Le mariage à trois (Jacques Doillon) - Poetry (Lee Chang-Dong)